



John Piper

*Et si je  
ne gâchais pas  
ma vie...*



LA MAISON  
DE LA BIBLE

**John Piper**

**Et si je ne gâchais pas  
ma vie...**



*Et si je ne gâchais pas ma vie...*

Titre original en anglais: *Don't waste your life*

Copyright © 2003 by Desiring God Foundation

Published by Crossway Books, a division of Good News Publishers, Wheaton, Illinois 60187, U.S.A.

This edition published by arrangement with Good News Publishers.

All rights reserved.

Les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21.

Traduction: Nathalie Surre

© et édition: La Maison de la Bible, 2006, 2017

3<sup>e</sup> édition du texte, nouveau format, 2017

Chemin de Praz-Roussy 4bis

1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

Tous droits réservés.

E-mail: [info@bible.ch](mailto:info@bible.ch)

Internet: <http://www.maisonbible.net>

ISBN édition imprimée 978-2-8260-3573-2

ISBN format epub 978-2-8260-0048-8

ISBN format pdf 978-2-8260-9780-8

Imprimé en France par Sepec numérique

# Table des matières

Préface.....	9
1. Ma quête d'une raison de vivre.....	11
2. Une découverte: la beauté de Christ.....	27
3. Un sujet de fierté: la croix.....	55
4. La grandeur de Christ et la souffrance .....	79
5. Le risque: perdre notre vie ou la gâcher .....	103
6. Un objectif: le bonheur des autres.....	131
7. La valeur de Dieu et la vie.....	141
8. La valeur de Dieu au travail.....	177
9. Un appel pour cette génération.....	213
10. Ma prière .....	251



# Préface

Que vous soyez chrétien(ne) ou non «Vous ne vous appartenez pas à vous-mêmes, car vous avez été rachetés à un grand prix. Rendez donc gloire à Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui appartiennent à Dieu», dit la Bible en 1 Corinthiens 6.19-20. C'est pour vous aider à trouver ces paroles pleines de saveur, et non amères ou insipides, que j'ai écrit ce livre.

Vous appartenez forcément à l'une des deux catégories suivantes: soit vous êtes chrétien(ne), soit Dieu est en train de vous appeler à le devenir. Vous n'auriez pas choisi ce livre si Dieu n'était pas à l'œuvre dans votre vie.

En tant que chrétiens, nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes. Christ nous a rachetés au prix de sa propre mort. Désormais, nous appartenons à double titre à Dieu: il nous a créés et nous a rachetés. Cela signifie que notre vie ne nous appartient pas; c'est Dieu qui en est le propriétaire. Voilà pourquoi la Bible déclare: «Rendez donc gloire à Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui appartiennent à Dieu» (1 Corinthiens 6.20). Il nous a créés et nous a rachetés dans ce but. Tel est le sens de notre existence.

Si vous n'êtes pas encore chrétien(ne), voici ce que Jésus-Christ vous offre: une double appartenance à Dieu, avec la capacité d'accomplir les œuvres pour lesquelles vous avez été créé(e). Peut-être ne trouvez-vous pas cela très exaltant; glorifier Dieu ne signifie probablement rien pour vous. C'est pourquoi je raconte ma propre expérience dans les deux premiers chapitres. Il n'a pas toujours été évident pour moi que rechercher la gloire de Dieu et

rechercher ma propre joie, c'était pratiquement la même chose. Je constate à présent que des millions de gens gâchent leur vie à cause d'une mauvaise appréciation de ces deux manières de vivre: ils les considèrent comme distinctes, alors qu'elles ne font qu'une.

Attention, toutefois: la voie de la joie qui glorifie Dieu coûte la vie. Jésus a dit: «Celui qui perdra sa vie à cause de moi et de la bonne nouvelle la sauvera» (Marc 8.35). Autrement dit, il est plus avantageux de perdre notre vie que de la gâcher. Si nous faisons le choix délibéré de vivre dans le but de guider les autres vers l'épanouissement en Dieu, notre vie se révélera difficile, les risques que nous courrons seront élevés, et pourtant notre joie sera à son comble. L'objectif de ce livre n'est pas d'enseigner comment nous préserver des blessures de la vie, mais plutôt comment éviter une vie gâchée. Certains d'entre nous mourront en servant Christ, mais cela ne sera pas un drame. Le véritable drame, ce serait d'attacher plus de valeur à notre propre vie qu'à Christ.

Que mes lecteurs soient des étudiants en quête de changement radical dans leur vie ou des retraités désireux de ne pas gâcher les années qui leur restent, sachez que je prie pour eux. Si vous souhaitez connaître en quoi consiste ma prière, vous pouvez vous reporter au chapitre 10.

En attendant, je remercie Dieu pour vous. Chaque personne qui aspire à glorifier Dieu en Jésus-Christ augmente ma joie. Rappelons-nous que nous n'avons qu'une seule vie, c'est tout. Nous avons été créés pour Dieu. Ne gâchons pas cela!

Le 31 mars 2003,  
John Piper

# 1. **Ma quête d'une raison de vivre**

Mon père était un évangéliste. En fait, il l'est encore, même s'il ne voyage plus désormais. Quand j'étais petit garçon, à de rares occasions, ma mère, ma sœur et moi l'accompagnions dans ses déplacements et l'entendions prêcher. Je tremblais à l'écoute des prédications de mon père. En dépit de l'humour prévisible de l'introduction, j'étais saisi par la gravité du discours qui me remplissait d'enthousiasme. Il y avait un certain strabisme dans son regard accompagné d'un pincement des lèvres lorsque l'avalanche des textes bibliques atteignait son apogée dans une application concrète.

## **«Je l'ai gâchée, je l'ai gâchée»**

Qu'est-ce qu'il pouvait supplier! Enfants, adolescents, jeunes célibataires, jeunes mariés, adultes d'âge moyen, anciens: il s'adressait au cœur de chacun en soulignant les mises en garde et les invitations de Jésus-Christ. Il disposait de tout un arsenal d'anecdotes pour chaque génération, des histoires de conversions glorieuses et des témoignages d'effroyables rejets de la foi suivis de tragiques décès. Il était rare que leur narration ne suscite pas de larmes.

Pour moi en tant qu'enfant, l'une des illustrations les plus poignantes utilisée par mon père dans sa ferveur d'évangéliste était celle d'un homme converti à un âge avancé. L'Eglise avait prié pour lui pendant des décennies. C'était un homme dur et rebelle. Mais ce jour-là, sans que personne ne sache pourquoi, il avait assisté à une prédication de mon père. A la fin du culte, pendant un chant et à l'étonnement de tous, il s'était approché de lui et lui avait pris la main. Une fois l'assemblée congédiée, tous deux avaient pris place au premier rang. Dieu a ouvert le cœur de cet homme à l'Evangile de Christ. Il a été racheté de ses péchés et a reçu la vie éternelle. Cela ne l'empêchait pas, cependant, de confesser tout en sanglotant, son visage ridé couvert de larmes (et quel impact cela a eu sur moi d'entendre mon père répéter ces mots baignés de ses propres larmes): «Je l'ai gâchée! Je l'ai gâchée!»

C'est cette histoire qui m'a le plus impressionné, plus que n'importe quelle histoire de jeunes gens morts dans un accident de la route avant d'avoir pu se convertir: celle d'un homme âgé qui pleurait sur sa vie gâchée. Dès mon enfance, Dieu a éveillé en moi la crainte de gâcher mon existence et la motivation pour ne pas le faire. L'idée d'atteindre un âge avancé pour me voir, en pleurs, répéter les mots: «Je l'ai gâchée! Je l'ai gâchée!» est devenue pour moi une pensée effroyable et horrible.

## **«Une seule vie, bientôt passée»**

Un autre élément majeur qui a influencé mes jeunes années – insignifiant au départ, mais très puissant avec le temps – était un petit cadre suspendu au-dessus de l'évier

de notre cuisine. Nous avons emménagé dans cette maison lorsque j'avais six ans. A mon avis, j'ai dû lire les paroles de cet écriteau quasiment tous les jours pendant douze ans, jusqu'à mon départ pour l'université à l'âge de dix-huit ans. En fait, il s'agissait d'un simple cadre en verre peint en noir sur une face et bordé d'une chaîne argentée qui servait aussi à le suspendre. Au premier plan, peints en caractères gothiques de couleur blanche, on pouvait lire les mots suivants:

Une seule vie, bientôt passée;  
seul ce qui a été fait pour Christ va perdurer.

Pour illustrer le texte, sur la gauche figurait une colline verte flanquée de deux arbres et parcourue d'un sentier terreux qui se perdait derrière le relief. Combien de fois, dans mon enfance, j'ai contemplé ce sentier terreux (ma vie)! Puis, lors de mon adolescence, j'étais impatient et anxieux de savoir ce que pouvait bien dissimuler la colline. Le message était clair: «Tu n'as qu'un aller simple dans la vie. C'est tout. Juste un seul. Et la mesure définitive de cette vie, c'est Jésus-Christ.» J'ai cinquante-sept ans au moment où j'écris ce livre, et ce même écriteau est aujourd'hui suspendu à côté de notre porte d'entrée. Je le vois chaque fois que je sors.

«Gâcher ma vie, qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire?» C'était une question déterminante pour moi. Ou, tournée de façon positive: «Qu'est-ce que cela signifie de vivre bien, de ne pas gâcher sa vie, mais de...?» Comment terminer cette phrase, voilà toute la question. Je n'étais même pas sûr de bien la formuler, encore moins d'y répondre! Quel était l'inverse de «gâcher ma vie»? «Réussir une carrière»? «Etre le plus heureux possible»? «Accomplir

quelque chose de grandiose»? «Découvrir le sens profond de la vie»? «Aider le plus de gens possible»? «Servir Christ au maximum de mes capacités»? «Glorifier Dieu dans tout ce que je fais»? Ou la vie avait-elle une raison d'être, un but, un sens, susceptible de satisfaire chacune de ces aspirations?

## «Les années perdues»

Puis, l'urgence de cette question est tombée dans l'oubli, et ce jusqu'à ce que je me penche sur mes archives de ces années-là. Alors que je m'apprêtais à quitter ma maison de Caroline du Sud pour ne jamais y retourner en tant que résidant, le lycée Wade Hampton publiait un bref recueil littéraire de poèmes et d'anecdotes. Dans les dernières pages figurait un poème signé Johnny Piper. Je vous l'épargnerai. Ce n'était pas un bon poème! Jane, l'éditrice, avait été clément. Mais ce qui compte ici, c'est le titre et les quatre premiers vers. Le poème s'intitulait *Les années perdues*. Il était illustré par le croquis d'un homme âgé assis dans un fauteuil à bascule. Voici son début:

J'ai longuement cherché le sens caché de la terre;  
j'ai longuement cherché dans ma jeunesse, mais en vain.

Aujourd'hui, alors que diminue le nombre d'années qu'il me reste à vivre, je dois recommencer ma quête.

A travers les quarante ans qui me séparent de ce poème, je peux entendre l'effroyable refrain: «Je l'ai gâchée! Je l'ai gâchée!» D'une certaine façon, on avait éveillé

en moi une passion pour le sens et le but majeur de la vie. L'interrogation éthique «Qu'est-ce qui est permis?» pâlisait devant la question: «Qu'est-ce qui est essentiel, primordial?» L'idée de bâtir ma vie autour d'une norme morale ou d'une signification minimum – une vie définie par la question: «Qu'est-ce qui est permis?» – m'apparaissait presque sordide. Je ne voulais pas d'une vie insignifiante. Je ne voulais pas vivre en marge de la réalité. Je désirais pénétrer l'essence de l'existence et m'y consacrer.

## **Un air saturé d'existentialisme**

La passion qui me poussait à ne pas passer à côté de ce qui fait *l'essence* de la vie et à ne pas la gâcher s'est intensifiée à l'université, à la fin des tumultueuses années soixante. Il y avait d'importantes raisons liées à cette intensification, raisons qui dépassent largement les bouleversements intérieurs d'un garçon à la sortie de l'adolescence. L'«essence» des choses était remise en question dans presque tous les domaines. Nous respirions un air saturé d'existentialisme, et ce que l'on entendait par là, c'était la notion que «l'existence précède l'essence». Ce qui revient à dire que, premièrement, vous venez à l'existence, puis, par le fait d'exister, vous créez votre propre essence. Vous créez votre essence par le choix délibéré d'être ce que vous souhaitez être. Il n'y a pas d'essence à rechercher ou à laquelle vous conformer en dehors de la vôtre. Que vous le nommiez «Dieu», «sens» ou «but», cela n'existe qu'à partir du moment où vous le créez par votre propre et courageuse existence. (Si vous fronchez les sourcils en pensant: «Cela ressemble étrangement à ce

que l'on nomme aujourd'hui postmodernisme», ne soyez pas surpris. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Ce n'est que l'emballage qui change à l'infini.)

Je me revois encore, assis dans un théâtre obscur, assistant à la représentation théâtrale du fruit de l'existentialisme: «le théâtre de l'absurde». La pièce, intitulée *En attendant Godot*, était de Samuel Beckett. Vladimir et Estragon se rencontrent sous un arbre et conversent en attendant Godot. Ce dernier n'arrive jamais. Vers la fin de la pièce, un garçon leur apprend que Godot ne viendra pas. Ils décident alors de partir, mais ne s'en vont jamais. Ils ne vont nulle part. Le rideau tombe et God(ot)<sup>1</sup> ne vient toujours pas.

Voilà comment Beckett percevait les gens tels que moi: je restais figé dans l'attente, dans la quête et dans l'espoir de trouver *l'essence* des choses, au lieu de créer ma propre essence par mon existence libre et sans brides. Vous n'allez nulle part, suggérait-il, si vous recherchez un sens, un but, une raison d'être ou une essence transcendants.

## «L'homme de nulle part»

Les Beatles ont sorti leur album *Rubber Soul*<sup>2</sup> en décembre 1965 et ont crié leur existentialisme avec une puissance irrésistible pour ma génération. C'est peut-être dans la chanson de John Lennon intitulée *Nowhere Man* (l'homme de nulle part) que ce message apparaît le plus clairement:

Voici un homme de nulle part,  
assis dans son pays de nulle part,

---

1 God = Dieu, en anglais

2 Traduction possible: «l'âme à la gomme»

faisant des plans ne conduisant nulle part,  
et pour personne.  
Il n'a pas d'opinion,  
ne sait pas où il va,  
n'est-il pas un peu comme vous et moi?

C'était une époque de confusion, surtout pour les étudiants, et heureusement, Dieu n'est pas resté silencieux. Tout le monde n'a pas adopté le leurre de l'absurde et n'a pas été séduit par le vide héroïque. Tout le monde n'a pas cédé aux invitations d'Albert Camus et de Jean-Paul Sartre. Même des voix non enracinées dans la Vérité savaient qu'il doit exister quelque chose de plus, quelque chose qui est situé à l'extérieur de nous, quelque chose de plus élevé et de plus grand que ce que nous voyons se refléter dans le miroir, et pour lequel il vaut plus la peine de vivre.

## La réponse dans le vent

Bob Dylan grattait des chansons aux messages d'espoir indirects. Elles remportaient un succès fou, précisément parce qu'elles faisaient allusion à une Réalité qui ne nous maintiendrait pas définitivement dans une attitude d'attente. Les choses changeraient tôt ou tard; ce qui était lent deviendrait rapide, et le premier serait le dernier. Et cela ne serait pas dû à la maîtrise existentielle de notre destin absurde. C'est ce message que nous avons tous saisi dans la chanson intitulée *The Times They are A-Changin'*<sup>1</sup>:

---

1 Traduction: «les temps changent»

La ligne est tracée,  
le sort est jeté,  
celui qui est lent maintenant  
sera rapide plus tard.  
Tout comme le présent deviendra passé,  
l'ordre des choses s'estompe rapidement.  
Et le premier aujourd'hui  
sera plus tard le dernier,  
car les temps changent.

J'ai dû agacer les existentialistes en écoutant Dylan, peut-être même sans m'en rendre compte, en balayant leur relativisme appliqué à toute chose avec l'audacieuse répétition du fameux refrain: «*La réponse... La réponse est soufflée dans le vent.*»

Combien de fois un homme doit-il regarder en l'air  
avant de voir le ciel?  
Combien d'oreilles un homme doit-il avoir  
avant de pouvoir entendre les gens pleurer?  
Combien de morts faudra-t-il avant qu'il ne se  
rende compte que trop de gens sont morts?  
La réponse, mon ami, est soufflée dans le vent,  
la réponse est soufflée dans le vent.

Combien de fois un homme peut-il lever les yeux sans voir le ciel? Il y a un ciel à contempler tout là-haut. Nous pouvons regarder en l'air dix mille fois et affirmer que nous ne voyons rien, mais cela n'a absolument aucun impact sur son existence objective: il est bien là, et un jour, nous le verrons. Combien de fois devons-nous lever les yeux au ciel avant de le voir? Il existe une réponse. *La réponse, la réponse, mon ami, ce n'est pas à toi de l'inventer ou de la créer. Elle sera décidée pour toi. Elle se trouve en*

dehors de toi. Elle est réelle, objective et immuable. Un jour, tu l'entendras. Tu ne la crées pas. Tu ne la définis pas. Elle vient à toi, et tôt ou tard, tu l'acceptes, tu t'inclines.

C'est cela que j'ai entendu dans la chanson de Dylan, et tout en moi s'est écrié: «C'est ça!» Il existe une réponse avec un R majuscule. La manquer est synonyme de vie gâchée. La découvrir signifie trouver une Réponse à toutes mes questions.

L'étroit sentier terreux qui figurait sur le cadre de notre cuisine faisait son chemin, au plein milieu des années soixante, entre les pièges édulcorés de la démence intellectuelle. Comme ma génération avait l'air courageuse alors qu'elle délaissait la bonne voie pour tomber dans un piège! Certains allaient jusqu'à se vanter: «J'ai choisi la voie de la liberté. J'ai créé ma propre existence. Je me suis débarrassé des lois anciennes.»

## L'homme aux longs cheveux

Cependant, Dieu plantait, dans sa grâce, des panneaux avertisseurs le long du chemin. Au cours de l'automne 1965, Francis Schaeffer a donné une conférence d'une semaine au Wheaton College qui a donné naissance, en 1968, au livre *The God Who Is There*<sup>1</sup>. Le titre anglais indique l'étonnante simplicité de la thèse: Dieu est là. Pas ici,

---

1 L'œuvre prophétique de Schaeffer demeure incroyablement pertinente pour notre époque. Je souhaiterais encourager chacun de mes lecteurs à lire au moins un de ses ouvrages. Un bon moyen de commencer par la «crème des crèmes» est de lire: *The Francis Schaeffer Trilogy: The God Who Is There, Escape From Reason, and He is There and He Is Not Silent* (Crossway Books, 1990). Les deux premiers sont parus en français sous le titre: *Dieu, illusion ou réalité?* (Editions Kerygma, 1989) et *Démission de la raison* (La Maison de la Bible, 5e éd. 1993).

c'est-à-dire défini et formé par mes propres désirs. Dieu est en dehors de cela. Il est objectif. Il est la vérité absolue. Tout ce qui nous semble constituer la réalité dépend de Dieu. Il y a la création et le Créateur, rien de plus. Et la création trouve toute sa raison d'être et sa finalité en Dieu.

C'était un signal on ne peut plus clair: reste sur la voie de la vérité objective, c'est ainsi que tu éviteras de gâcher ta vie; reste sur la voie empruntée par ton père plein de zèle pour l'Évangile, ne te détourne pas de l'écriteau suspendu au mur de ta cuisine. J'avais une confirmation intellectuelle de poids que ma vie serait gâchée dans les prairies de l'existentialisme. Il fallait rester sur le bon chemin. La Vérité existait, il y avait un sens, un but et une raison d'être à toute chose. Il me fallait poursuivre ma quête, j'allais découvrir la réponse.

Je suppose qu'il n'y a pas à se lamenter de devoir passer ses années d'université à apprendre l'évidence: l'existence de la Vérité, sa valeur et sa présence objectives. C'est comme un poisson qui irait à l'école pour apprendre l'existence de l'eau, ou un oiseau pour apprendre que l'air est une réalité, ou encore un ver de terre pour être informé de la présence de la terre. Au cours des deux derniers siècles, c'était considéré comme l'élément central d'une bonne formation, et son contraire l'essence d'une mauvaise éducation. Ainsi donc, je ne regrette pas les années passées à avoir été instruit sur l'évidence.

## **L'homme qui m'a appris à voir**

Je remercie Dieu pour les professeurs et les écrivains qui consacrent une énergie créatrice considérable à

rendre crédible l'existence des arbres, de l'eau, des âmes, de l'amour et de Dieu. C. S. Lewis était professeur d'anglais à Oxford. Il est mort le même jour que John F. Kennedy en 1963. En 1964, il a pénétré l'horizon de mon petit sentier terreux avec un tel éclat qu'il est difficile d'exagérer son impact sur ma vie. Quelqu'un m'a initié à sa pensée, lors de ma première année à l'université, avec l'ouvrage *Mere Christianity*<sup>1</sup>. Durant les cinq ou six années suivantes, je ne suis jamais resté sans un livre de Lewis à portée de main. Je pense que, sans son influence, ma vie n'aurait pas été si joyeuse et si bien remplie. Il y a plusieurs raisons à cela.

Tout d'abord, Lewis m'a rendu prudent en matière de snobisme chronologique. Il m'a montré que la nouveauté n'est pas nécessairement synonyme de vertu, pas plus que l'ancienneté serait synonyme d'incompétence. La vérité, la beauté et la bonté ne sont pas déterminées par l'époque à laquelle elles existent. Une chose n'est pas inférieure à cause de son ancienneté, ni précieuse à cause de sa modernité. Cette conviction m'a libéré de la tyrannie de l'innovation et m'a ouvert à la sagesse des époques antérieures à la nôtre. Aujourd'hui encore, je n'hésite pas à puiser dans les siècles précédents la plus grande partie de ce qui nourrit mon âme. Je remercie Dieu pour la façon dont Lewis m'a poussé à reconnaître ce qui était évident.

En outre, il m'a prouvé – et il m'en a convaincu – qu'une logique rigoureuse, précise et tranchante n'est pas incompatible avec des sentiments profonds et une créativité pleine de vie et d'esprit, et même de joie. Lewis était un «rationaliste romantique». Il associait des genres que la

---

1 En français, *Les fondements du christianisme* (Ligue pour la Lecture de la Bible France, 6e éd. 2006)

plupart, aujourd'hui, considèrent comme incompatibles: rationalisme et poésie, rigueur logique et tendresse, discipline dans la prose et liberté de l'imagination. En brisant ces vieux stéréotypes, il m'a permis d'avoir une pensée rigoureuse tout en écrivant de la poésie, de développer une argumentation en faveur de la résurrection tout en composant des hymnes à la gloire de Christ, de démontrer un raisonnement tout en étreignant un ami, d'exiger une définition tout en utilisant une métaphore.

Lewis m'a transmis un sens aigu de la «réalité» des choses. La valeur de cette contribution est difficile à exprimer. C'est se réveiller le matin en étant conscient de la fermeté du matelas, de la chaleur des rayons du soleil, du tic-tac de l'horloge, de l'existence réelle des choses. Il m'a aidé à m'éveiller à la vie. Il m'a permis de voir ce qu'il y a dans le monde, des choses que nous serions prêts à payer cher pour les acquérir si elles nous faisaient défaut, mais que nous ignorons du simple fait que nous les possédons. Il m'a éveillé à la beauté. Il a rendu mon âme attentive aux merveilles quotidiennes susceptibles de provoquer en moi la louange, à condition que j'ouvre les yeux. Il a secoué mon esprit endormi et m'a jeté au visage l'eau froide de la réalité, de telle sorte que la vie, Dieu, le ciel et l'enfer ont fait irruption dans mon univers avec toute leur horreur et leur gloire.

Il a dévoilé à mon esprit toute la folie qui se cachait, malgré toute sa subtilité, derrière l'opposition intellectuelle à une existence et une valeur objectives. Le roi de la philosophie de ma génération était nu, et l'auteur d'Oxford qui écrivait des livres pour enfants avait le courage de le dire.

On ne peut pas se contenter indéfiniment de considérer les choses en transparence. La raison principale pour regarder au travers d'une chose, c'est bien de voir quelque chose au travers d'elle. Il est bon que la fenêtre soit transparente parce qu'elle laisse voir la rue ou le jardin qui est opaque. Qu'en serait-il si le jardin était également transparent? Cela ne sert à rien de se perdre dans des considérations relatives aux principes de base. A force de voir au travers de toute chose, tout devient transparent. Mais un monde entièrement transparent est un monde invisible. Considérer toute chose en transparence équivaut à ne rien voir.<sup>1</sup>

Je pourrais m'étendre bien plus longuement sur la vision du monde telle que C. S. Lewis l'a saisie et décrite. Il a certes ses défauts, et pas des moindres, mais je ne cesserai jamais de remercier Dieu pour cet homme remarquable qui a croisé mon chemin au bon moment.

## **Une fiancée, un fait objectif indéniable**

Un autre facteur puissant est venu affermir ma foi en l'existence inflexible de la réalité objective. Elle s'appelait Noël Henry. Je suis tombé amoureux d'elle au cours de l'été 1966, bien trop tôt, probablement, mais cela a bien tourné; je l'aime encore. Il n'y a rien de plus dégrisant pour un esprit philosophique vagabond que l'idée d'avoir une femme et des enfants à charge.

---

1 C. S. Lewis, *The Abolition Of Man* (Macmillan, 1947), p. 91

Nous nous sommes mariés en décembre 1968. C'est une bonne chose d'élaborer une réflexion en relation avec des êtres réels. A partir de ce moment-là, chaque pensée a été une pensée relationnelle, dans le sens où chaque idée n'était plus seulement une idée, mais une idée qui avait des conséquences sur ma femme puis, plus tard, sur mes enfants. Je remercie Dieu pour cette illustration de la relation entre Christ et l'Eglise que j'ai été contraint de vivre ces trente-cinq dernières années. Il y a des leçons de vie – de ma vie non gâchée – que je n'aurais vraisemblablement jamais apprises sans cette relation (de la même façon qu'il y a des leçons, dans une vie de célibataire, qui ne peuvent probablement pas être apprises autrement que par le célibat).

## **Je te bénis, chère «mono», pour ma vie**

Au cours de l'automne 1966, Dieu m'a rapproché de lui en rétrécissant davantage le chemin pour ma vie. Lorsqu'il m'a entraîné dans l'étape décisive suivante, Noël se demandait où j'avais bien pu passer: le semestre d'automne avait commencé, et je ne m'étais pas présenté en classe ni au moment de recueillement à la chapelle. Elle a fini par me trouver étendu sur le dos au centre médical. J'y suis resté trois semaines, terrassé par la mononucléose. Le projet de vie dont j'étais si sûr quatre mois auparavant s'effiloçait entre mes doigts fiévreux.

En mai, j'avais la joyeuse certitude que ma vie serait la plus utile si je devenais médecin. J'aimais la biologie; j'aimais l'idée de guérir les autres. Enfin, j'aimais savoir pourquoi je me trouvais à l'université. Je m'étais donc

empressé de suivre un cours de chimie générale pendant l'été afin de pouvoir rattraper mon retard et de prendre le cours de chimie organique cet automne-là.

A présent, j'étais atteint de «mono» et j'avais manqué trois semaines de chimie organique. Il n'y avait aucun moyen de rattraper le retard. Mais plus important encore, cette semaine-là, Harold John Ockenga, alors pasteur de la Park Street Church à Boston, prêchait chaque matin à la chapelle, car c'était une semaine à vocation spirituelle intensive. Je l'écoutais à la radio de l'université. Je n'avais jamais entendu un tel exposé des Ecritures. Soudain, pour moi, toute l'objectivité glorieuse de la Réalité a eu un centre: la Parole de Dieu. J'étais étendu là, avec l'impression que j'émergeais d'un rêve, et je savais, à présent que j'étais réveillé, ce que je devais faire.

Noël est venue me rendre visite, et je lui ai demandé: «Que dirais-tu si, au lieu de poursuivre une carrière médicale, j'étudiais la théologie?» Comme chaque fois que j'ai posé ce genre de questions au fil des ans, la réponse a jailli: «Si c'est là que Dieu te guide, c'est là que j'irai.» A partir de cet instant, je n'ai jamais douté que le service auquel Dieu m'appelait était celui de sa Parole.

## **2. Une découverte: la beauté de Christ**

En 1968, je n'avais aucune idée de ce que cela signifierait, pour moi, d'être au service de la Parole de Dieu dans le monde. Je ne m'attendais pas à devenir pasteur, et Noël ne s'attendait pas plus à devenir femme de pasteur. Qu'allait-il se passer? Allais-je travailler comme enseignant, comme missionnaire, comme écrivain, ou encore comme professeur de littérature à la théologie correcte? Tout ce que je savais, c'était que, pour moi, la Réalité fondamentale avait soudainement eu un centre: la Parole de Dieu. La raison d'être, le but et le sens que j'avais tant cherché à connaître étaient à présent indissociablement associés à la Bible. Le mandat était clair: «Efforce-toi de te présenter devant Dieu comme un homme» (2 Timothée 2.15). Pour moi, cela impliquait de faire des études de théologie, avec un objectif central: comprendre et aborder correctement la Bible.

### **Apprendre à ne pas me contredire**

Mon parcours du combattant pour m'instruire sur l'évidence n'a pas, pour autant, été terminé. Les attaques du modernisme contre la réalité – c'est-à-dire contre

revenait à le présenter comme plus glorieux que n'importe quelle autre source de bonheur. Rechercher le bonheur en Dieu et le glorifier, c'était une seule et même chose.

## La grande révélation pour moi

Voici comment Edwards a exposé sa compréhension des choses, alors qu'il n'était âgé que d'une vingtaine d'années, dans une prédication dont le sujet principal était: «Les personnes pieuses sont destinées à un bonheur insoupçonné et inimaginable.» Le texte qu'il commentait était 1 Jean 3.2: «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons un jour n'a pas encore été révélé. Mais nous savons que, lorsque Christ apparaîtra, nous serons semblables à lui parce que nous le verrons tel qu'il est.»

La gloire de Dieu ne consiste pas simplement dans le fait que les créatures perçoivent les perfections du Créateur. En effet, elles peuvent percevoir la puissance et la sagesse divines sans pour autant s'en réjouir, mais au contraire en les haïssant. Les créatures qui agissent ainsi ne glorifient pas Dieu. Glorifier Dieu ne consiste pas non plus à parler de ses perfections, car les mots ne sont d'aucune utilité, à moins qu'ils n'expriment la pensée de l'esprit. La gloire de Dieu consiste donc dans le fait que les créatures admirent les manifestations de sa beauté et de son excellence et s'en réjouissent vivement. C'est pourquoi, l'essence même de la glorification de Dieu réside dans l'allégresse éprouvée par les créatures face aux manifestations de la beauté

divine. Voilà la joie et le bonheur dont nous parlons. Et voici, maintenant, ce que cela implique en fin de compte: le but de la création, c'est que Dieu puisse transmettre le bonheur à ses créatures, car s'il a créé le monde de manière à être glorifié dans ses créatures, il l'a créé pour qu'elles puissent se réjouir dans sa gloire. En effet, nous avons déjà montré qu'il s'agit d'une seule et même chose.<sup>1</sup>

Ces paroles ont constitué pour moi une révélation de poids. En quoi consiste la vie? A quoi sert-elle? Quel est le but de mon existence? Pourquoi suis-je ici? Pour être heureux ou pour glorifier Dieu? Depuis des années, sans l'avoir vraiment formulé, j'avais le sentiment que ces deux objectifs étaient opposés, que soit on cherchait à glorifier Dieu, soit on cherchait son propre bonheur. L'un semblait tout à fait juste, l'autre absolument inévitable, et c'est pourquoi j'avais pendant si longtemps connu la confusion et la frustration.

Ce qui rendait le problème encore plus complexe, c'était que beaucoup, parmi ceux dont la pensée semblait mettre l'accent sur la glorification de Dieu, n'avaient pas l'air de trouver leur bonheur en lui. A l'inverse, beaucoup de ceux qui semblaient le plus se réjouir en Dieu n'accordaient pas beaucoup d'importance à sa gloire. Et voilà qu'un des penseurs les plus éminents de l'Amérique du temps des pionniers, Jonathan Edwards, affirmait que le projet de Dieu pour ma vie, c'était que je développe la passion de sa gloire et la passion de me réjouir dans cette gloire, et que ces deux passions n'en faisaient qu'une.

---

1 Jonathan Edwards, «Nothing Upon Earth Can Represent The Glories of Heaven», dans *The Works of Jonathan Edwards*, Vol. 14, éd. Kenneth P. Minkema (Yale University Press, 1997), p. 144

# Et si je ne gâchais pas ma vie...

John Piper



Parvenir au terme de sa vie et se rendre compte qu'il l'a gâchée, qui le souhaite? Probablement personne, mais encore faut-il définir ce qu'est une vie gâchée et comment y échapper!

Turlupiné par cette question pendant ses études, John Piper a développé une vision de la vie qui l'a amené à se désigner lui-même comme un «hédoniste chrétien». Connaissez-vous beaucoup de personnes capables de dire, en découvrant qu'elles sont atteintes d'un cancer: «Cela a été une bonne nouvelle pour moi»? Lui en est capable.

Quel que soit votre âge, découvrez sa perspective sur la vie, une vie où les mots *passion*, *joie*, *croix* et *gloire de Dieu* s'entremêlent, pour ne pas avoir de regrets à nourrir quand il sera trop tard!

Des études littéraires avec pour branche secondaire la philosophie, voilà qui prédisposait John Piper à devenir un auteur et un penseur apprécié. A cela sont venus s'ajouter une licence en théologie au *Fuller Theological Seminary*, puis un doctorat à l'université de Munich et enfin des années de ministère de prédication à la *Bethlehem Baptist Church* de Minneapolis.



LA MAISON  
DE LA BIBLE

UN AUTRE REGARD SUR LA VIE

16.90 CHF / 14.90 €  
ISBN 978-2-8260-3485-8



9 782826 035732